



Février 2019, Yarol remettra le compteur à zéro avec un premier album solo entièrement composé par ses soins. Pour le goût du risque, de l'aventure, le désir de bâtir un nouvel édifice le pied sur l'accélérateur.

La plupart des maisons construites par Yarol durant plusieurs décennies d'aventures musicales possèdent la même caractéristique : chacune a été assemblée par ses soins en suivant son seul instinct. Celui de s'égarer, de se surprendre, d'élaborer de nouvelles tactiques, de les oublier sur un coup de tête, de voir si l'on peut foutre le feu à la baraque en craquant une seule allumette.

L'électricité entre ses doigts

S'il faut une scène primitive, on peut imaginer Yarol enfant découvrant son destin un peu par hasard. Il est seul à la maison et allume la télé. On annonce aux informations la mort d'Elvis Presley. Des images d'archives retracent la carrière du chanteur. La grâce du « King » sur scène est fulgurante. C'est une révélation. Se dessinent alors des lignes de fuite qui parcourent le temps, l'espace et les styles jusqu'aux deux mains de Yarol. Du frisson parcourant son échine lorsqu'il comprit qu'avec un simple instrument (une guitare, une batterie, un clavier... tout ce qui peut lui tomber sous la paume) il pouvait créer la même intensité, est née l'électricité entre ses doigts. Depuis il ne s'est jamais arrêté.

De la fusion heavy et psychédélique de FFF...

Si pour Yarol chaque maison est une utopie, quel rapport entre la fusion heavy et psychédélique d'FFF (*qu'il forme en 1987 avec Marco Prince*), la power pop du trio Mud (*deux albums en 1995 et 1998*), le blues rock sauvage du gang formé pour Johnny Hallyday (*qu'il rejoint en 2011 sur scène en tant que guitariste et directeur musical*), l'incandescence live du Black Minou, le reggae soufoul de Winston McAnuff et de Camille Bazbaz (*dont il réalise les albums*) ou les B.O. magnétiques composées pour le grand écran (*dont celle du film Bus Palladium, nommée aux Césars en 2011 pour la meilleure musique de film*) ? Sans doute l'envie d'aller voir ce qui se passe à côté (ou à l'autre bout du monde), de préférer le bordel ambiant des baby rockers (compilation Paris Calling en 2006), les racines et les perspectives à toutes les saintes chapelles qui jalonnent les autoroutes.

... au premier album solo

Si tous les édifices bâtis forment depuis une ville à part entière, une cité qui serait aussi un auto portrait, il manquait une pièce essentielle au paysage : un album où pour la première fois Yarol se pose aux avant postes. Entre Paris et Londres, il a ainsi mis en place en studio 14 morceaux longuement ruminés en live en privilégiant le songwriting (Yarol a écrit et composé l'essentiel des titres, Benjamin Biolay et Corine lui ont prêté leurs plumes pour deux titres en français). Avec la complicité des producteurs Dorian Fiszal et Dimitrio Tikovoï, il a ensuite décidé de se mettre en danger, de privilégier les accidents, le chant afin de propulser ses morceaux vers des territoires hybrides où les synthétiseurs et les guitares gravitent *over the rainbow*, où le rock et la soul se marient à l'électronique, où l'Afrique, l'Amérique et l'Europe regardent dans la même direction : les pieds sur terre, la tête dans le cosmos. Un *work in progress* qui fait le pont entre afro beat (notamment dans une collaboration avec Jupiter Bokondji sur *Sale*), boogie électro (*Boogie with you*), heavy funk (*Caroline*) et ballade électrique (*The End of the World*) : sa manière à lui d'avancer vers l'inconnu tout en réécrivant sa propre histoire à la lumière du futur. Et si cette nouvelle maison était une machine à voyager dans le temps ?